

La *Vie populaire du Vén. de Montfort* se vend également à Saint-Laurent-sur-Sèvre, chez l'Auteur et chez M. L.-J. BITON, libraire, seul dépositaire.

PRIX DU VOLUME :

BROCHÉ, 1 FR. — PAR LA POSTE, 1 FR 25.

Reliure riche, imitation toile, 4 fr. 25. — Par la Poste, 4 fr. 50.

Une remise de 15 c. est faite *uniquement* pour des distributions de prix.

VIE POPULAIRE

du Vénérable Serviteur de Dieu

Louis-Marie GRIGNON DE MONTFORT

CHAPITRE PREMIER

Depuis la naissance de Louis-Marie Grignon de Montfort jusqu'à l'époque de sa promotion au Sacerdoce (1673-1700).

Louis-Marie Grignon de Montfort est né, le 31 janvier 1673, dans la ville de Montfort-la-Cane ou Montfort-sur-Meu, appartenant alors au diocèse de Saint-Malo, et faisant aujourd'hui partie de celui de Rennes. Son père était Jean-Baptiste Grignon, sieur de la Bacheleraie, avocat au bailliage de Montfort, et sa mère Jeanne Robert, fille de noble homme Jean Robert, sieur de Launay, échevin de la ville de Rennes. Louis était l'aîné d'une famille qui comptait neuf enfants, trois garçons et six filles. Au nom de Louis qu'il avait reçu au baptême il ajouta celui de Marie, quand on lui administra le sacrement de Confirmation. Plus tard il quitta son nom

paternel et se fit appeler Montfort, parce qu'il était né et avait été baptisé dans cette ville.

De bonne heure il montra la plus grande horreur pour le vice et la plus grande inclination pour la vertu. Son ardent amour pour Dieu, qui éclatait d'une manière expressive et touchante dans toutes ses paroles et dans toute sa conduite; sa tendre dévotion à Marie, qui fut, toute sa vie, l'un des caractères distinctifs de sa piété; son respect et son attachement pour ses chers parents; son affection pour ses frères et ses sœurs, dont il était le modèle; le soin qu'il mettait à porter au bien les enfants de son âge par toutes sortes d'industries et d'encouragements, tout annonçait ce qu'il deviendrait un jour.

La bonté de son cœur d'enfant et son zèle précoce pour la gloire de Dieu et le bien des âmes se manifestèrent, dès ses premières années, dans ses relations avec sa mère et l'une de ses sœurs, du nom de Louise, qu'il aima d'une affection toute particulière. Quand il voyait sa mère dans le chagrin, il s'approchait d'elle avec amitié pour la consoler et l'exhorter à la patience. Ange consolateur auprès de sa mère, il devenait un apôtre auprès de sa sœur qu'il cherchait à porter à la piété par de douces paroles : « Ma petite sœur, lui disait-il, vous serez toute belle, et tout le monde vous aimera, si vous aimez Dieu. »

La vertu se développant et se fortifiant avec

l'âge, il est aisé de comprendre qu'il ne dut rien négliger pour se préparer saintement à faire sa première Communion. Qui pourrait dire avec quels sentiments de foi et d'amour, avec quelle angélique piété, il reçut pour la première fois dans son cœur le Dieu de l'Eucharistie ? Comme ce Dieu si bon dut se plaire à répandre les trésors de sa grâce dans une âme si pure et si aimante !

Il était dans sa douzième année, quand son père, voyant en lui les plus heureuses dispositions, le plaça à Rennes, pour y faire ses études. Il entra en sixième au collège de cette ville, qui florissait alors sous l'habile direction des Pères de la Compagnie de Jésus. Confié à ces savants et pieux instituteurs de la jeunesse, il se distingua bientôt parmi tous ses condisciples par les progrès rapides qu'il fit dans la science et dans la piété. Sa grande sagesse et sa solide vertu ne tardèrent pas à lui procurer le bonheur de faire partie d'une Congrégation de la Sainte-Vierge établie dans le collège, et qui se composait de ce qu'il y avait de plus fervent parmi les écoliers. Il avait pris pour directeur de sa conscience le Père Descartes qui possédait un rare talent pour conduire les âmes à la plus haute perfection. Il ne pouvait manquer de faire de rapides progrès sous la direction d'un maître si saint et si habile. Il profita encore merveilleusement des leçons et des exemples que lui donna le Père Gilbert, son professeur de rhétorique.

A cette époque, un vénérable prêtre de Rennes, M. Bellier, rassemblait chez lui quelques jeunes gens, auxquels il faisait des conférences de piété, et qu'il envoyait dans les hôpitaux, pour y servir les pauvres, leur faire de bonnes lectures et leur apprendre le catéchisme : le jeune Louis de Montfort fut heureux de trouver cette occasion de s'édifier et de faire du bien. Il partageait son temps entre l'étude, la prière et les bonnes œuvres. Le seul délassement qu'il crut pouvoir se permettre, et pour lequel il avait beaucoup d'attrait, fut le dessin. Sans avoir pris de leçons d'aucun maître, il exécutait ce qu'il voulait avec assez de facilité et de perfection. Un jour, un conseiller du Parlement trouva tellement de son goût une image de piété dessinée par lui, qu'il lui donna une pièce d'or pour l'avoir. Cette somme servit au jeune artiste pour se procurer accès auprès d'un peintre et recevoir de lui quelques leçons dont il sut profiter.

S'il aimait à dessiner les images des saints, il mettait encore plus de soin et d'application à reproduire en lui leurs vertus. Voici ce que dit M. Blain, qui était alors son condisciple, et qui se montra toujours son ami le plus sincère et le plus constant : « Ce que la vertu a de plus héroïque et de plus sublime semblait en lui comme naturel, tant la grâce était éminente. Il ne faisait qu'entrer dans la carrière, et déjà il avait laissé bien loin derrière lui les plus avancés.

Au recueillement le plus profond, à l'oraison la plus continue, à la pénitence la plus austère et à la mortification la plus universelle, il joignait une paix, une douceur, une tranquillité d'âme, que je n'ai jamais vues s'altérer au milieu des contradictions et des humiliations les plus sensibles. Il veillait tellement sur tous ses sens, qu'on ne voyait en lui ni gestes, ni regards, ni paroles, ni manières, rien, en un mot, qui fût inconsidéré. Ses yeux étaient presque toujours baissés ; et un air de piété répandu sur son visage et sur toute sa personne le singularisait déjà en quelque sorte, et le faisait distinguer de presque tous ses compagnons d'étude. »

M. Blain rapporte de lui un trait de charité qui impressionna vivement ceux qui en furent témoins.

« Un de ses condisciples était si pauvre et si mal vêtu qu'il était un objet de raillerie. M. Grignon, pour le vêtir, se fit mendiant et ne rougit point d'implorer ses condisciples. Mais tout ce qu'il put amasser ne faisant que la moitié de la somme nécessaire, il trouva un moyen de la compléter, en menant le pauvre écolier à un marchand auquel il dit : « Voici mon frère et le vôtre ; j'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir ; si cela n'est pas suffisant, c'est à vous à ajouter le reste. » Ce trait de simplicité et de charité, le premier qu'on connaisse de mille autres, obtint sa récompense. La charité produisit la charité. Le marchand accorda ce que

M. Grignon lui demandait, et le pauvre écolier fut vêtu convenablement. »

Dans les dernières années de ses études classiques, Louis de Monfort n'était pas seul dans la ville de Rennes; sa famille était venue l'y joindre. Il avait deux frères moins âgés que lui; son père voulut aussi leur faire donner une éducation convenable; mais ses modiques ressources ne lui permettant pas d'entretenir trois enfants en pension, il prit le parti de quitter Montfort et d'aller s'établir à Rennes, pour surveiller lui-même et faire à moins de frais l'éducation de ses trois fils. Louis, qui était dans une classe supérieure à celle de ses deux frères, leur servait de précepteur.

Après avoir achevé ses humanités, le vertueux jeune homme commença son cours de philosophie, qu'il continua et termina avec le plus grand succès. Mais c'était encore du côté de la vertu que ses progrès furent véritablement admirables. Il restait souvent des heures entières au pied des saints autels, à genoux, immobile, le visage enflammé, et comme dans une espèce d'extase. Souvent on le voyait passer un temps considérable devant une image de la Sainte Vierge que l'on vénérât dans l'église des Carmes. C'est là que, par une grâce singulière, il reconnut clairement que Dieu l'appelait à l'état ecclésiastique. Aussi sa philosophie était à peine terminée qu'il se livra avec ardeur à l'étude de la théologie. Il était alors dans sa vingtième année.

Cependant la divine Providence, qui sembla toujours le conduire par la main comme un enfant docile, ne devait pas le laisser plus longtemps dans la ville de Rennes; elle voulait faire briller ses vertus sur un autre théâtre. Mademoiselle de Montigny, que des affaires importantes avaient conduite de Paris à Rennes, et qui demeurait chez le père du saint jeune homme, lui parla du séminaire de Saint-Sulpice d'une manière si avantageuse qu'elle lui inspira le désir d'y entrer, pour faire sa théologie et se préparer au sacerdoce. De retour à Paris, elle écrivit aux parents de Louis qu'il trouverait une place au Séminaire, et qu'elle se chargeait de fournir tout ce qui était nécessaire à sa pension.

Cette bonne nouvelle fut reçue avec joie par toute la famille, surtout par le pieux écolier qui ne tarda pas à partir pour la Capitale. Il fit ce long voyage à pied, sous une pluie presque continuelle. Arrivé à Paris, il alla d'abord loger chez sa bienfaitrice qui le conduisit, non pas au séminaire de Saint-Sulpice, comme il s'y attendait, mais dans une petite Communauté ecclésiastique fondée récemment par un saint prêtre, M. de la Barmondière, ancien curé de Saint-Sulpice. Il fut placé dans cette maison, parce que le prix de la pension était très modique. On peut croire que sa charitable bienfaitrice n'avait pas assez de ressources pour faire davantage. Quoi qu'il en soit, Montfort

se trouva comme dans un paradis, car cette Communauté était toute parfumée de la piété du vénérable Supérieur et de ses élèves.

Son bonheur était à son comble, mais il ne fut pas de longue durée. Bientôt il fut soumis à une rude épreuve qui eût jeté le découragement dans une âme moins forte que la sienne. On cessa de payer la pension qu'on lui avait promise, ce qui le mettait dans le cas d'être congédié d'une maison à laquelle il était très attaché, parce qu'il y trouvait de grands moyens de sanctification. Cependant le Seigneur n'abandonna point son serviteur qui s'appuyait uniquement sur lui. Le vertueux Supérieur consentit à garder son pieux séminariste, dont il savait apprécier toutes les qualités; mais afin qu'il ne fût pas à charge à la Communauté qui était très pauvre, il fut réglé qu'il serait l'un de ceux dont l'emploi était d'aller veiller les morts de la paroisse, et que la rétribution attachée à cet office pénible lui tiendrait lieu de pension. Le jeune étudiant accepta avec joie cet arrangement qui lui donnait l'occasion de pratiquer l'humilité, la pauvreté et la mortification, et de faire des réflexions sérieuses sur la brièveté de la vie, sur la fragilité et la vanité des choses de la terre. A l'école, et, pour ainsi dire, en présence même de la mort, il contemplait à loisir le néant de toutes les grandeurs humaines et se pénétrait de plus en plus de ces importantes vérités qu'il sut, dans la suite, prêcher avec tant de force,

et si bien insinuer dans l'esprit et dans le cœur de ses auditeurs, soit par ses éloquents discours, soit par ses admirables cantiques.

La vue des cadavres auprès desquels il veillait lui faisait quelquefois la plus vive impression. Deux entre autres lui parlèrent tellement au cœur qu'il n'en perdit jamais le souvenir. L'un était le corps d'un homme de qualité qui, à la sortie d'un lieu de débauche, fut frappé d'un coup mortel qui le conduisit au tombeau. Il répandait une telle infection que ceux qui le portaient au cimetière ne purent s'empêcher d'en témoigner du dégoût et de l'horreur. L'autre était le corps d'une dame de la Cour que l'on idolâtrait pour sa beauté. Son visage fut tellement défiguré, en moins de vingt-quatre heures, qu'on ne pouvait rien voir de plus horrible et de plus hideux.

Ces longues heures de la nuit passées auprès des morts eussent été pour tout autre une pénitence déjà assez rude; mais c'était trop peu pour ce fervent séminariste. Disciplines sanglantes et renouvelées tous les jours, haïres, cilices, ceintures et bracelets de fer hérissés de pointes, tout devint habituellement à son usage. Il se servait successivement de ces instruments de pénitence, et jamais il n'était sans porter sur son corps la mortification de Jésus-Christ. En même temps, il se livrait avec ardeur à l'étude de la théologie, et Dieu bénissait tellement son travail que son habile et vertueux bienfaiteur

ne balançait pas à le préférer à tous ses condisciples pour la science, quoiqu'il y eût dans la Communauté d'excellents sujets.

Une nouvelle épreuve attendait encore le saint jeune homme. Il eut la douleur de perdre son père, son guide, son seul soutien, M. de la Barmondière, qui mourut le 18 septembre 1694. Ce coup fut terrible pour son cœur; mais sa confiance en Dieu n'en fut nullement ébranlée. En écrivant à l'un de ses parents, à Rennes, il commençait par rendre hommage aux vertus de son ancien Supérieur, et, après avoir payé le tribut de reconnaissance qu'exigeaient de lui tous les bienfaits qu'il en avait reçus, il lui parlait de l'état d'incertitude dans lequel il se trouvait; puis il ajoutait : « Je ne m'embarrasse point, j'ai dans les cieux un père qui ne peut me manquer. Il m'a conduit ici; il m'y a conservé jusqu'à présent, il me fera toujours éprouver ses miséricordes ordinaires, quoique pour mes péchés je ne mérite que des châtiments. » Quelle humilité et quel abandon à la divine Providence !

Cette confiance en Dieu ne fut point trompée. La Communauté de M. de la Barmondière ayant cessé d'exister, à la mort du Supérieur, ses élèves durent se placer ailleurs. Ceux d'entre eux qui avaient des ressources suffisantes entrèrent dans les séminaires de Saint-Sulpice. Montfort les y eût accompagnés bien volontiers; mais le moment marqué par la Providence

n'était pas encore venu. En attendant, il se trouva heureux de pouvoir être admis dans une Communauté semblable à la première et encore plus pauvre; elle était dirigée par M. Boucher.

Tout dans cette maison était propre à contenter son goût pour la pauvreté et la mortification; mais il arriva bientôt qu'une mauvaise nourriture, jointe à une étude sérieuse et continue, acheva de détruire sa santé, que ses veilles et ses austérités avaient déjà altérée. Il fut saisi d'une fièvre violente, et comme l'Etablissement n'était pas en mesure de lui fournir les secours et les remèdes nécessaires, dans une maladie qui paraissait devoir être longue, il fut transporté à l'Hôtel-Dieu, où il eut la consolation de se trouver au milieu des pauvres. Il eût été plus heureux encore, s'il eût été confondu dans la foule; mais on crut devoir le placer dans la salle des prêtres, quoiqu'il ne fût que dans les Ordres inférieurs.

Les Sœurs de l'Hôpital, qui n'avaient pas eu de peine à voir que ce n'était pas là un malade ordinaire, le traitaient avec un respect et une charité toute particulière. Elles ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa douceur, sa patience, sa modestie et ses autres vertus, qui étaient pour elles un grand sujet d'édification. Cependant le danger augmentait de jour en jour, les remèdes étaient sans effet, et la mort paraissait comme certaine. Le malade seul ne perdit jamais l'espoir de sa guérison, et, quand il semblait

n'avoir que quelques heures à vivre, il annonça son rétablissement prochain d'une manière si positive qu'on ne put attribuer cette assurance qu'à une communication surnaturelle. Ce que le saint jeune homme avait annoncé arriva, et sa convalescence fut aussi rapide que l'avait été le progrès de sa maladie.

Après avoir édifié les Sœurs, les médecins, les malades et les pauvres de l'Hôtel-Dieu, il sortit de cette maison pour entrer au petit-séminaire de Saint-Sulpice, dont la divine Providence lui avait enfin ouvert la porte. Il est bon d'observer qu'il ne faut pas confondre le petit-séminaire, dont il est ici question, avec ce que nous appelons aujourd'hui un petit-séminaire. Le petit-séminaire de Saint-Sulpice ne différait du grand que par le prix de la pension qui était plus modique. On y faisait d'ailleurs les mêmes études; on y avait des maîtres aussi habiles et aussi vertueux, et on y trouvait le même esprit.

Là le pieux séminariste eut pour Supérieur M. Brenier, et il choisit M. Bouin pour directeur de sa conscience; il passa cinq années dans cette sainte maison, de 1695 à 1700. Il s'y montra tel qu'on l'avait vu chez M. de la Barmondière, et chez M. Boucher, un prodige de perfection. Son recueillement, sa charité, son obéissance, son humilité, ses austérités continues étonnaient les plus avancés dans la pratique des vertus les plus sublimes. « Dès les

premiers jours, dit un de ses condisciples, il parut, au milieu de cette fervente jeunesse, comme un aigle qui s'élève et va se perdre dans la nue, laissant bien loin après lui ceux qui paraissaient les plus parfaits. »

Il n'y avait pas longtemps qu'il était au séminaire de Saint-Sulpice, quand sa soumission fut mise à une épreuve assez rude : il lui fut défendu, on ne sait pourquoi, d'aller désormais prendre des leçons en Sorbonne, il devait se contenter de celles que l'on donnait à la Maison. Il se soumit sans se plaindre, et il crut que ce devait être un motif de plus pour lui de se livrer à l'étude de la théologie avec plus d'ardeur que jamais, sans rien retrancher toutefois de ses exercices de piété. Aussi ses progrès dans la science de son état égalaient presque ses progrès dans la vertu; c'est ce qui parut surtout un jour qu'il eut à soutenir une thèse sur la grâce, en présence de ses condisciples qui ne purent venir à bout de l'embarrasser un seul instant, comme ils avaient projeté de le faire.

En parlant des vertus et des qualités qui parurent en Montfort, pendant les années qu'il passa à Saint-Sulpice, nous ne devons pas omettre une circonstance dans laquelle il donna une grande preuve de son zèle tout de feu et de sa rare intrépidité. Un jour, il rencontra dans un lieu écarté deux jeunes gens qui se battaient en duel. A la vue d'une action si criminelle et du péril affreux que couraient des âmes rachetées

au prix du sang de Jésus-Christ, il prend le Crucifix qu'il avait toujours sur lui, s'avance hardiment vers les deux combattants qui tiennent l'épée à la main et leur parle avec tant de force et de sagesse qu'il réussit à les séparer et à les réconcilier ensemble. L'un d'eux fut si frappé de cette action héroïque que, dès ce moment, il prit la résolution de quitter le siècle, et, peu après, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, où il raconta lui-même ce que nous venons de dire.

Tant de vertus sublimes, tant de qualités éminentes dans Louis de Montfort devaient, ce semble, lui attirer l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Dieu ne permit pas qu'il en fût ainsi; il le destinait à marcher, toute sa vie, dans le chemin de la Croix et à donner au monde l'exemple de la plus admirable patience; et, de bonne heure, il voulut le fortifier contre les humiliations et les épreuves qui devaient lui venir de toutes parts. Pendant son séjour à Saint-Sulpice, il eut beaucoup à souffrir de la part de ses condisciples et même de ses maîtres. Il y avait dans ses gestes, dans son ton, dans ses manières, dans son maintien, quelque chose de simple qui n'était pas du goût de tout le monde, et qui lui attirait souvent des railleries de la part de ses condisciples, et quelquefois des réprimandes de la part de ses directeurs. On lui reprochait comme ridicules et bizarres certaines actions qui lui étaient

familiales, comme se mettre à genoux, au milieu de la classe, pour faire sa prière, quand il fréquentait les écoles de Sorbonne; se tenir également à genoux, à la porte d'une maison, ou sur les marches d'un escalier, en attendant la personne qu'il allait visiter; garder un profond recueillement, sans prendre part à une conversation, quand elle roulait sur des matières profanes et qui lui étaient étrangères; se prosterner et baiser la terre, au milieu des rues et des places publiques, lorsqu'il entendait proférer des blasphèmes; marcher à travers la ville, les yeux baissés, la tête découverte, tenant son chapelet ou son crucifix à la main, comme dans une église.

Si on avait été convaincu alors, comme on le fut depuis, de la sublimité et de la solidité de sa vertu, on n'eût certainement pas porté un jugement aussi sévère sur sa personne et sur les actions extraordinaires que nous venons de signaler; mais le pieux séminariste n'eût pas amassé autant de mérites. On doit penser en effet qu'il dut grandement s'enrichir devant Dieu, en acceptant, avec une patience qui ne se démentit jamais, des épreuves qui lui étaient d'autant plus sensibles qu'elles lui venaient le plus souvent de son Supérieur et du directeur de sa conscience.

Pendant ses deux premières années au séminaire de Saint-Sulpice, il avait été dirigé, avec une grande prudence et une grande bonté, par

M. Bouin qui ne pouvait s'empêcher de reconnaître en lui des vertus peu communes. S'il remarquait dans le pieux séminariste quelques façons d'agir qui n'étaient pas ordinaires, il en respectait le mobile qui était assurément très louable. Il n'en fut pas de même de M. Léchassier qui succéda à M. Bouin dans la direction de Montfort, et le traita toujours avec une rudesse que l'on a de la peine à expliquer. Il amena même le Supérieur, M. Brenier, à agir avec la même rigueur contre un séminariste que celui-ci avait laissé en repos, pendant que M. Bouin en était chargé. Voyant marcher cet élève dans une voie extraordinaire, ils voulurent éprouver sa vertu et firent passer par le creuset un or déjà si pur.

Cette épreuve fut supportée par Montfort avec tant de courage et de patience que M. Brenier se déclara vaincu et à bout de ressources. Il rendit à son pieux élève toute la confiance qu'il méritait. Il l'honora même de ces emplois qui, dans les séminaires, ne s'accordent qu'au talent, à l'amour de l'ordre, à la régularité et à une vertu solide. On le nomma maître des cérémonies ; il fut chargé de faire le catéchisme aux enfants les plus dissipés d'un des quartiers du faubourg Saint-Germain ; on lui donna le soin de la bibliothèque de la maison, et de la chapelle de la Sainte-Vierge, dans l'église de Saint-Sulpice ; on le choisit encore, pour aller avec un de ses condisciples faire, au nom du

Séminaire, un pèlerinage à Notre-Dame-de-Chartres. Inutile de dire que les emplois dont il fut chargé étaient remplis avec le plus grand zèle et la plus grande fidélité.

Nommé maître des cérémonies, il vint à bout, en peu de temps, d'une chose que beaucoup d'autres, avant lui, avaient inutilement tentée : ce fut de rassembler et de ranger par ordre tout ce qui regardait les différentes fonctions dans l'exercice du culte divin, afin que chacun pût se mettre aisément au courant de son emploi. Quelque mal disposés que fussent les enfants du faubourg Saint-Germain, auxquels il était chargé de faire le catéchisme, il savait si bien s'emparer de leur esprit et de leur cœur, qu'il en obtenait tout ce qu'il voulait. Les plus indociles eux-mêmes étaient tellement touchés de ses paroles qu'ils fondaient en larmes et donnaient des signes d'un véritable changement. Il fit avec la plus grande piété le pèlerinage de Chartres. Le long du chemin, il n'interrompait ses prières et ses oraisons que pour adresser quelques paroles d'édification à ceux qu'il rencontrait. Quelquefois, en traversant les vastes plaines de la Beauce, il s'éloignait un peu de son compagnon de voyage, pour aller parler de Dieu aux cultivateurs occupés des travaux de la campagne. Arrivé à Chartres, il se rendit aussitôt au lieu de son pèlerinage. Le lendemain, il y revint de bonne heure ; il y communia, et, pendant six

heures, il demeura à genoux devant l'image de l'auguste Vierge Marie. Oh ! avec quelle ferveur il pria pour ses maîtres, pour ses condisciples et pour lui-même ! Il s'éloigna un instant pour prendre un léger repas ; puis il se hâta de revenir aux pieds de sa bonne Mère, où il resta prosterné jusqu'au soir. Ce ne fut pas sans quelque peine qu'il quitta le sanctuaire vénéré de la Mère de Dieu.

Cependant le moment approchait où ce vertueux séminariste devait franchir les derniers degrés du sanctuaire. Pour se rendre plus digne de cet honneur incomparable, et attirer sur lui des grâces plus abondantes, il demanda à son confesseur et obtint la permission de devancer les vœux solennels imposés par l'Eglise, en faisant le vœu de chasteté perpétuelle. « Pour le prononcer, dit M. Blain, il choisit l'église de Notre-Dame de Paris, où il avait coutume de communier tous les samedis. Là, il s'abandonna aux mouvements de la plus tendre piété et consacra à Dieu une victime exempte des souillures dont la jeunesse a trop souvent coutume de se flétrir. Je ne sais pas si le don de chasteté lui coûta beaucoup dans la suite ; mais je sais qu'avant son entrée à Saint-Sulpice il n'avait éprouvé aucun combat. Il a toujours vécu comme un ange dans un corps mortel. Je suis persuadé qu'il est mort vierge et que sa chair est entrée innocente dans le tombeau. » Ainsi

s'exprime l'un des prêtres qui ont le plus connu le serviteur de Dieu et qui ont pénétré plus avant dans les secrets de son cœur.

Obéissant à l'appel de ses directeurs avec la simplicité d'un enfant, mais avec cette sainte terreur qu'inspire aux âmes les plus pures l'approche du redoutable sacerdoce, Louis de Montfort avait reçu les Ordres sacrés. On l'invita à monter plus haut. Toute sa vie si innocente et si mortifiée avait été une préparation à cet état sublime qui était l'objet de ses pensées habituelles et de ses vœux les plus ardents ; mais à l'approche de l'instant solennel, il crut n'être pas encore assez bien préparé et il eût voulu attendre, bien qu'il fût âgé de 27 ans. Il opposa d'abord des difficultés et des larmes à l'appel qui lui était fait, mais il fallut enfin céder à un ordre formel. Il fut ordonné prêtre le samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte, le 5 juin 1700, par M^{sr} de Flamanville, évêque de Perpignan, que le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, avait délégué pour faire l'ordination de son diocèse. Le jeune diacre fut d'autant plus heureux de recevoir de ce vénérable prélat l'imposition des mains, que, pendant quelque temps, il avait eu l'honneur d'être son clerc ou son auxiliaire dans les catéchismes qu'il faisait avec un succès prodigieux à près de mille laquais, dans l'église de Saint-Sulpice, quand il n'était pas encore évêque.

Dieu seul pourrait nous dire ce qui se passa

dans l'âme de son fidèle serviteur, au jour de son ordination, et dans les jours suivants, surtout au moment où il lui fut donné de monter pour la première fois au saint autel, et d'immoler de ses mains consacrées la Victime pure et sans tache. Laissons parler ici son ami M. Blain : « Le grand jour de son ordination, nous dit-il, Montfort fut tellement pénétré de sentiments de piété et de reconnaissance envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il obtint de son directeur la permission de passer le reste du jour devant le Saint-Sacrement, pour remercier Dieu d'une grâce si extraordinaire, et il en consacra plusieurs à se préparer pour dire sa première messe. Le lieu qu'il choisit pour la dire fut celui dont il avait eu tant de soin, depuis son entrée au Séminaire, la chapelle de la Sainte-Vierge, derrière le chœur, dans l'église de Saint-Sulpice. J'y assistai; j'y vis un homme comme un ange à l'autel. »

CHAPITRE II.

Depuis l'époque où Louis-Marie Grignon de Montfort est élevé au Sacerdoce jusqu'à son voyage de Rome (1700-1706).

A peine élevé au Sacerdoce, Montfort, tout dévoré du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, songea à aller prêcher l'Evangile jusque dans le Nouveau-Monde. Il disait quelquefois aux ecclésiastiques qui demeuraient avec lui : « Que faisons-nous ici, mes chers amis? Pourquoi sommes-nous des ouvriers inutiles, pendant qu'il y a tant d'âmes qui périssent au Japon et aux Indes, faute de prédicateurs et de catéchistes pour les instruire des vérités nécessaires au salut? » Ayant appris que M. Tronson, Supérieur de Saint-Sulpice, devait faire partir plusieurs ecclésiastiques pour aller au Séminaire de Montréal que dirigeaient les prêtres de sa Communauté, il s'offrit pour les accompagner au Canada, afin d'annoncer l'Evangile aux infidèles de ces contrées. Mais le sage Supérieur, persuadé que Dieu le voulait ailleurs, n'accepta point sa